

RAPPORT D'ENQUETE SUR UNE VALLEE DES HAUTS PLATEAUX MALGACHES,

par Roland WAAST

Le riz est la principale production du village, et aussi le cadre de son intérêt. D'une part, il assume la subsistance de chaque famille qui le produit et le consomme collectivement, dans un espace économique dont l'extension ne dépasse pas le terroir du village. D'autre part, la récolte du riz est pour les deux tiers vendue au collecteur, dernier représentant du système commercial. Là, chacun se détache de la communauté et se trouve "libre" de vendre du riz. C'est alors qu'entre en conflit la mentalité collective et la mentalité individuelle liée à une économie monétaire : il est difficile de ne pas travailler pour l'autre, en travaillant avec l'autre.

"Chaque foyer apparaît dans ces conditions comme l'unité de production aussi bien que de consommation ; la localisation et les rapports locaux de ce foyer avec d'autres importent peu ; l'essentiel est sa position d'atome d'un espace économique où Madagascar se lie à des pays industrialisés : espace hétérogène dont les parties ont des modes de production et de consommation foncièrement "spécialisés" ; liaison inégale où l'une des parties est un appoint pour l'autre ; dans cette liaison le mode de production étranger détermine la consommation locale sans entraîner le mode de production local, et la production locale intègre dans son fonctionnement une consommation étrangère sans pouvoir la déterminer."

I - La vente du riz. Détermination sociale par un système économique étranger.

Chaque ménage reçoit au mariage une part de rizière, anticipée sur l'héritage : avec la croissance démographique amorcée depuis une trentaine d'années cette part devient de plus en plus réduite. Seuls les plus riches du village sont en mesure de défricher et de faire travailler de nouvelles rizières. Ainsi s'amorce, non sans conflits, une division de plus en plus accentuée entre "grands" et "petits", entre "riches" et "pauvres".

Le droit de propriété sur les rizières donne à chaque ménage, la maîtrise complète de gestion.

"Chaque exploitation familiale forme une unité économique, et pas seulement de production. Mari et femme prennent ensemble toutes les décisions qui la concernent ; ils font le programme des activités de la semaine, se répartissent le travail, décident en commun de la destination des produits et de l'argent obtenus ; depuis l'achat hebdomadaire de viande, jusqu'aux plus graves décisions d'achat d'un boeuf ou de réalisation du "famadihana" qui étendra la prospérité. L'exploitation est une unité jalouse et jalouée. L'indépendance est la plus forte revendication de chaque ménage, elle s'entretient et se manifeste à l'occasion de menus incidents de la vie quotidienne, qui tournent vite au conflit de prestige entre ménages et dont on prétend qu'ils sont largement provoqués par les femmes : chacune y soutient son ménage contre toute concession ou tout apaisement que pourraient trop facilement se consentir leurs maris apparentés."

La plupart des notables prennent des salariés dans le village : pauvres, parents moins fortunés qu'eux ou descendants d'esclaves. Dans les trois cas, on tente de masquer le rapport patron-travailleur. Les pauvres travaillent avec leurs outils européens, comme des artisans, de manière à ce que le patron puisse être considéré comme leur client ; le travail des membres de la famille est considéré comme un service que l'on se rend entre parents. Plus compliquées sont les relations avec les descendants d'esclave.

"De même les relations de salariat où entrent les descendants d'esclaves avec les descendants de maîtres ont une tonalité particulière, qui rappelle les vieilles relations de maître à esclave. Les descendants d'esclaves y refusent le patronat total (travail gratuit, travail obligatoire, entretien complet) : ils s'offrent le luxe de refuser le travail salarié lors de la récolte, disant alors aux notables : "maintenant, nous sommes égaux ; nous sommes aussi forts que vous, car nous avons notre riz en quantité" ; s'ils acceptent finalement de travailler pour les notables, c'est après s'être faits prier - et menacer -, et pour un salaire "élevé" de deux cents fmg par jour, soit le double de ce qu'ils reçoivent en période de crise.

La négociation du salaire est un jeu important où descendant de maître et descendant d'esclave s'affrontent dans une lutte dont l'enjeu n'est pas seulement économique : ce sont les positions relatives qui sont en cause, c'est toute l'autorité du patron qui est mise à l'épreuve.

D'autre part, ce patronat total qui est refusé dans le salariat, les descendants d'esclaves le regrettent ailleurs : ils déplorent par exemple que les femmes de notables ne viennent plus à leur village "bavarder et apporter des dons de secours, vêtements ou nourriture" ; ils déplorent la dureté des notables dans leur refus de donner du travail.

De leur côté, les descendants de maîtres s'efforcent à l'occasion du don de salaire d'établir un rapport de domination complète sur les descendants d'esclaves. Ils imposent avec rigueur des salaires très bas en période de crise, et préfèreront renoncer au travailleur plutôt que de céder là-dessus. Ils "terrorisent" les humbles et leur retirent le droit de parole face à l'étranger ou dans les assemblées du village, en les menaçant de leur supprimer toute "aide" en cas de rébellion. Ils cherchent à s'emparer de

leur "personne" pour un temps. Ainsi peuvent-ils, particulièrement en période de crise, gouverner le temple ou le village, décider par exemple des cotisations que chacun aura à verser pour l'entretien du culte ou la nourriture des autorités de passage, chaque notable agissant au nom de ses dépendants. Mais ils se refusent d'autre part, et plus énergiquement, à tout rétablissement du rapport fixe de clientèle avec leurs salariés. Ce rapport les gênerait et contredirait les efforts qu'eux-mêmes ont faits, plus ou moins consciemment, pour établir entre tous les membres du village indépendance et concurrence."

Le salariat se manifeste en tant que tel avec les travailleurs Betsileo. Ces derniers, en raison de l'étroitesse de leurs propres rizières, viennent après avoir exécuté leurs propres travaux, se louer, au prix fixé sur le petit marché du travail, à l'échelle du canton.

L'entraide pour l'entretien des digues d'irrigation s'effondre les "grands" ayant tenté de l'utiliser à leur profit. Les villageois le regrettent et paraissent conscients de leur incapacité à s'unir pour accomplir les grands travaux nécessaires à l'équipement du village. Mais ils vantent également leur "indépendance".

Une autre relation entre notables et villageois est celle de vendeur et d'acheteur de riz au moment de la soudure. Les prix sont deux fois et demi plus élevés qu'à la période de la récolte, et le marché étant étroitement cloisonné, la concurrence la plus brutale s'y donne cours. En cas de non paiement, le vendeur n'hésite pas à faire mettre son débiteur en prison, même s'il s'agit d'un parent.

Le rude libéralisme économique qui est de règle est confirmé par la modification des relations paysannes. Le village-lignage d'autrefois a éclaté : les généalogies disparaissent et les grands événements familiaux ont perdu la signification qu'ils avaient pour le lignage. Les rites les plus importants, tels que la circoncision, ne sont plus que des fêtes de famille. Le mariage n'est plus ce long processus qui liait les deux familles alliées tout au long de l'union. Les jeunes gens se choisissent et seul le paiement de la compensation - peu élevé d'ailleurs - à la famille de la jeune fille, le sanctionne.

L'étude de la consommation manifeste la rupture des liens traditionnels. Tout d'abord la consommation des produits de l'intérieur, essentiellement celle du riz est liée à l'indépendance de chaque ménage. Les cérémonies où s'effectuait une consommation collective ont presque disparu, et la crainte d'empoisonnement suscitée par la désunion du village, empoisonne celles qui se pratiquent encore. Même individualisme

en ce qui concerne la consommation des biens extérieurs dont les prix par ailleurs paraissent aux villageois, s'inscrire dans un rapport de force entre producteurs et consommateurs, entre paysans et vazaha étrangers.

La course à l'argent est d'autant plus frénétique qu'il manque quelques activités annexes à la production de riz sont pour les plus démunis de terre le moyen de se procurer un peu d'argent : le charbon de bois, le ver à soie et un petit élevage.

Les artisans sont les premiers qui tentent de maîtriser la production et la vente du riz, et d'appliquer une stratégie des prix, une politique de production commune et de commercialisation directe. Roland WAAST a pu étudier de près le cas d'un de ces artisans. Celui-ci originaire d'un autre village, avait appris plusieurs métiers, avant de se fixer dans le village étudié où il épousa une femme aussi démunie que lui. Il commença à louer ses services à bon marché et à enseigner ses techniques gratuitement aux jeunes du village, de manière à se former une clientèle. Actuellement, il est artisan, cultivateur et devin. En fait, son capital est surtout la clientèle de ses obligés qui travaillent pour lui. Les consultations de devin-guérisseur sont presque gratuites : il a pu de cette manière inviter un jour cent quinze hommes à travailler deux journées pour lui aménager des rizières.

"Nous avons jusqu'ici simplement décrit ce que sont les relations nouées par l'artisanat. Il nous reste à réfléchir sur son sens au village. Il est frappant par exemple que lorsqu'il vend du riz à bon marché alors qu'il pourrait spéculer, le maître-artisan ne voit pas là une simple tactique personnelle dont il chercherait à conserver l'exclusivité. Il estime que le salut des paysans serait dans l'association locale pour cultiver quelques rizières communes, dont on stockerait le produit : ce produit serait revendu seize francs le kilo à tous les humbles de la vallée en période de crise (c'est le but qu'il aurait voulu assigner à la section locale du P.S.D.).

Deuxième aspect, paradoxal : l'artisan a groupé autour de lui un parti de clients, qui apparaît lié à la fois par des relations patriarcales et par des relations d'obligeance. Or, pour pouvoir exercer librement son métier, c'est-à-dire vendre son travail à ses propres parents, il avait besoin au préalable que les relations de protection et de famille soient liquidées dans la vallée. Après quoi, c'est lui qui les a reconstituées (dans leur forme du moins), et qui, grâce à elles, a pu soutenir un conflit avec le principal notable du village, qui lui-même avait pris l'initiative de supprimer ces liens, force de ses parents et gêne à son propre essor.

Nous trouvons là les deux faces de l'artisanat, par opposition à la culture pure. Premièrement, l'activité consiste à transformer un produit brut en produit fini, pour une clientèle locale dont les désirs suscitent l'entreprise. L'artisan maîtrise la production de bout en bout. Il achète directement ses matières premières à des demi grossistes de Tananarive : des

madriers, du ciment, des tôles de brocante. De retour au village il débite bois et tôles, fabrique les pièces dont il a besoin et travaille les matériaux selon les commandes reçues. Il est en relation directe avec les consommateurs, face auxquels il est amené à concevoir et pratiquer des stratégies de qualité des produits et de prix. Ses produits il les transforme sans cesse : il s'est attaqué à la fabrication de houes et de batteuses mécaniques dont la SATEC lui a fourni le modèle ; il introduit maintenant des variantes par rapport aux modèles, proposant une gamme d'instruments plus ou moins perfectionnés à des prix variés ; il se préoccupe de construire maisons et mobiliers de formes nouvelles. Quant au prix, il les fixe avec politique. Il fournit sa première commande à un prix voisin de celui des artisans du bourg, et baisse généralement ses tarifs pour les commandes suivantes. Ou, s'il veut se faire confier un gros travail par un client important et lointain, il propose d'en accomplir la première moitié presque pour rien ; lorsqu'on aura pu juger ainsi de la qualité de son oeuvre, on discutera de son achèvement et du nouveau prix, qui, lui, sera normal. Enfin, le produit reste à proximité du producteur, il s'intègre au cadre familial des villages voisins, pour lequel l'artisan l'a fait, et où il peut le contempler sans le perdre tout à fait. L'objet ne se détache pas totalement de l'artisan une fois qu'il a été payé, mais continue à témoigner de sa "valeur" et continuera à le représenter après sa mort. Le grand souci qui entraîne à travailler bien et loin, à élargir la "renommée", ne vise pas seulement à faire connaître l'artisan de manière à lui assurer encore plus de travail à l'avenir, mais plus encore peut-être à lui permettre de gagner un "rang" incontestable qui honorerait et contraindrait même ses descendants. Ainsi face à un système de traite qui leur soustrait leurs produits et leur en offre d'autres manufacturés dans des conditions trop étrangères pour être maîtrisables."

Sous cette forme, l'artisanat risque d'encourager les petites régions à se replier sur elles-mêmes, s'il ne peut se transformer en petite industrie liée de régions à régions, préfigurant le lien qui manque entre localité et nationalité.

## II - Les conflits dans le village - La poursuite du rang.

"Les relations entre villageois sont des relations directes "de personne à personne", que ne règle pas la position dans la production. Elles ne sont pas plus codifiées par des positions généalogiques. Quel sens ont-elles ? Elles sont pures relations de pouvoir, de prestige social. Elles visent à établir des positions sociales, des "rangs". Elles ont la forme de conflits personnels, le plus souvent : toute position est très précaire et constamment à réaffirmer. Dans ces conflits, il s'agit pour chacun de faire connaître "sa personne", "son honorabilité" (zo), que les uns (les "petits") cherchent dans la manifestation de leur indépendance, les autres (les "grands") dans celle de leur capacité à se soumettre les premiers. D'où l'importance de la "honte" ("menatra") les efforts pour faire "perdre la face" à autrui - Dans une société où seule la position sociale importe, définie dans une hiérarchie de pouvoirs de la personne sur les personnes, de "rangs", toute humiliation imposée à quiconque est l'affirmation d'un rang supérieur et son signe unique ; et l'humiliation est un refoulement dans la position inférieure."

Plusieurs hiérarchies coexistent dans le village qui n'ont pas sur la stratification réelle, le même effet. Ce système des castes ne fonctionne plus, mais en cas de litige, il est utilisé par les descendants des anciens maîtres pour humilier leurs adversaires, descendants d'esclaves. Dans quelques cas isolés, des descendants d'esclaves éprouvent le besoin de manifester leur égalité avec les descendants de maîtres par des dépenses ostentatoires. Les relations entre générations ne font que valider les positions de richesse relatives : dans la pratique, quand les vieux sont pauvres, ils ne sont pas honorés. Le rang dans l'administration confirme surtout la position de "notable", position jamais sûre, et qui demande une vie d'efforts pour être atteinte.

Les conflits entre "humbles" et "notables" créent une atmosphère de violence. Ces derniers recherchent l'humiliation des petits, en utilisant de plus en plus des moyens de pression économique, en empêchant l'accession aux tanety, en faisant travailler les humbles à leur profit, sans leur offrir de compensations.

Les conflits entre notables sont l'occasion de véritables stratégies où chacun cherche à se créer un parti dans le village. Les réunions publiques sont l'occasion d'affrontements spectaculaires auxquels assistent les humbles qui tentent à cette occasion de manœuvrer "leur" grand. L'enjeu de ces joutes n'est guère encore que le prestige. Le gagnant n'a pas plus de pouvoir économique sur les villageois qu'auparavant. Il ne peut qu'être reconnu par l'administration qui, elle possède seule le pouvoir de coercition.

L'administration en effet se situe dans une relation de force à l'égard du village. Elle est elle-même un système de rangs où est exigée l'obéissance absolue de tout inférieur à un supérieur, plus encore que la compétence. Qu'il s'agisse de la perception des impôts, de l'organisation des prestations de travail et du règlement des petits conflits, l'administration déploie sa force au cours de véritables représentations publiques, et manifeste son pouvoir sur toutes les affaires du village, à l'aide de menaces et de sanctions. Lorsque, dans l'effort de développement actuellement mis en oeuvre, une école, un dispensaire ou une maternité sont construits, la réalisation est représentée aux paysans comme un don qui appelle une fidélité accrue.

"L'administration dirige tout. Par ses droits, ses actes, sa fonction, elle fournit le modèle du "rang" supérieur devant quoi les paysans ne sont rien qu'une masse indistincte et sans dignité. Entendons-nous : elle

n'est pas seule séparée des paysans ; les "riches" de Tananarive, quelle que soit leur profession libérale - hors administration - le sont tout autant. On s'en rend compte aux réactions du paysan égaré dans la capitale, admirant de loin, avec quelque envie, les maisons et les costumes qu'il peut contempler. On s'en rend compte inversement à voir le mépris où sont tenus les paysans à la ville, ou au contraire une curieuse idéalisation de la campagne : cette campagne qu'on appelle la "brousse", fût elle située à vingt kilomètres de la ville, et où prétendument se conservent les "vraies traditions", oubliées par les jeunes citadins.

Mais pour le village seule l'administration est présente, seule est en relation avec la communauté paysanne, seule elle a autorité sur elle. Elle fournit le seul modèle du rang : un rang sans commune mesure avec celui des paysans : un rang qui définit un monde à part, exclusif du village. Cette exclusion s'illustre lors de la visite de hauts personnages. Le chef de province venu visiter le canton, y a couché une nuit. Il est venu dans un camion-caravane, qu'il a fait installer sur la place du bourg, et où il a dormi entouré de motards armés. Il était accompagné d'une foule d'assistants et amis, "tous avec de belles femmes maquillées, portant des robes très en forme et très voyantes ; et chacun de se promener en se montrant, avec sa femme qui paradait et riait". Tous ont logé chez le chef de canton ou dans des maisons toutes neuves et vides, mais pas chez des paysans ; les lits de la maternité ont été réquisitionnés et les accouchées, elles, ont dormi par terre sur des matelas. Cette "tournée en brousse" a lieu, rappelons le, à soixante kilomètres de Tananarive."

### III - La communauté villageoise.

La communauté villageoise se construit essentiellement par son opposition à l'extérieur. La richesse est un des termes de cette opposition. La terre du village, inaliénable, est le seul moyen de produire et de gagner la vie des vivants, tandis que le système commercial est un rapport de force où les paysans n'ont aucun contrôle et semblent n'avoir aucun droit sur l'argent. Enfin, les économies monétaires sont encore investies dans des cérémonies de prestige, telle que la construction de ~~très~~ beaux somptueux ou l'organisation de "famadihana" d'envergure. C'est encore dans ces occasions que se joue la communauté, surtout lors du "famadihana".

"A cette occasion, une trêve est immédiatement observée dans tous les conflits personnels. Sans discussion, naturellement, chacun s'attelle à la tâche qui lui a été attribuée par le conseil de famille, élargi à quelques grands dirigeants du village. S'il s'agit d'un travail commun, aucune dispute ne surgit dans son accomplissement. On abat des arbres, on les débite, on en fait des bancs et des tables pour le repas qui sera pris en commun par les invités. On construit au-dessus un abri, sorte de guinguette. Chacun prête des couverts, des assiettes, des verres .... Les "ray aman-dreny" sont chargés de l'accueil aux invités. Il est nécessaire que chacun dans le village ait sa fonction. Dans ces conditions tout le monde s'y consacre avec conscience. Qui sont

les invités ? Les villages voisins. La communauté villageoise invite ses voisines, dans le cadre de la vallée. Il y a aussi quelques autres invités, à titre personnel : des autorités extérieures, fonctionnaires, parents de la ville, pasteur, collecteurs. Quel rôle leur fait-on jouer ? L'information nous manque ici. Nous n'avons pu observer qu'un tout petit nombre de familles, et pas des plus spectaculaires. Beaucoup du sens nous a échappé, alors que sans doute toute la condition du village s'y joue. Mais ce qui nous a frappé sans doute possible, ce qui est le plus évident, et peut-être l'essentiel, c'est l'essentiel, c'est l'affirmation de la communauté villageoise à cette occasion. Affirmation contre l'extérieur : nous avons dit par exemple le sens de renforcement dans la lutte pour l'argent (sens du reste subordonné, qui est loin d'être le tout, ni l'essentiel de la cérémonie) ; autre trait : les "étrangers" (non paysans), s'ils ont un rang et un pouvoir reconnus, sont traités à part, pendant que tous les paysans consomment, assis au coude à coude, le repas communautaire de riz, et de viande payée par la vente de riz. L'essentiel de la cérémonie, le plus long, consiste dans l'absorption du (ou plutôt des) repas commun, servi par la communauté villageoise invitante aux paysans voisins ; puis dans le don en argent fait par chaque invité à la famille invitante, mais versé à une table tenue par un membre "collecteur" du fokonolona. Beaucoup s'éclipsent avant même l'ouverture du tombeau, l'exhumation des corps, l'addition de lamba neufs autour d'eux, tous actes accomplis par le village invitante, assez promptement. L'unité du village en ce cas est d'autant plus frappante quand le soir même, les réjouissances achevées, on la voit - cela est arrivé - rompre<sup>comme</sup> volontairement, solennellement, à l'occasion d'une dispute exagérément spectaculaire, et née d'un futile motif (rapporté il est vrai à l'opposition des notables et des humbles)."

On connaît mal encore les possibilités d'action de la communauté villageoise. Elle arrive, dans certains cas, à organiser des travaux communs et à définir la participation à une action économique soit défensive, soit offensive par rapport à l'extérieur.

"Jusqu'où peut aller la force de la communauté villageoise ? Nous avons vu ce qui la limite dans une certaine mesure. Ce qui l'empêche pratiquement de prendre une activité décisive, c'est encore autre chose : à l'intérieur du village d'abord, l'inconsistance trop grande encore de l'opposition entre notables et humbles qui s'oppose à elle : "l'exploitation économique" est trop faible encore au village pour susciter, orienter, fortifier ce qui la combat. D'autre part, la détermination par l'extérieur est à la fois très fortement "intérieurisée" (conflits de rang et valorisation de la "liberté" économique), très puissante (système commercial et administration liés pendant la colonisation, détiennent le monopole de la force armée et du droit) ; et aussi acceptable", désamorcée peut-être parce qu'elle a une forme paternelle plus que despotique. Pourtant à brève échéance le conflit des villageois avec l'extérieur est destiné à s'amplifier : dès que les enfants de dix à vingt ans - classe nombreuse - se seront mariés, dès que le partage des rizières aura fait sans doute de la plupart d'entre eux des "petits" - et pour certains des affamés - alors la communauté villageoise peut devenir agissante - elle peut - bien que ce ne soit pas facile - fonder des solidarités à l'échelle de la vallée, voire des "fédérations" de vallées : car les exemples partis d'un village se répandent vite. Elle peut devenir la force agissante de la campagne, plus probablement que l'opposition entre grands et petits. Et ce d'autant plus que le lien dit de "parenté" entre les villageois les lie de façon particulièrement forte, sacrée. Il tire sa vivacité actuelle de la condition commune des paysans voisins, mais confère à cette condition une force "surnaturelle" qui l'enhardit plus qu'elle ne pourrait faire seule.